

JOURNAL DE MONACO

Administration et Rédaction.

Rue de Lorraine, 13,
à Monaco (Principauté.)

POLITIQUE, LITTÉRAIRE ET ARTISTIQUE

PARAISANT LE MARDI

Tous les ouvrages français et étrangers

dont il est envoyé 1 exemplaire sont
annoncés dans le journal.

INSERTIONS :

Annonces 25 Cent. la ligne
Réclames 50.

On traite de gré à gré pour les autres insertions

On s'abonne, pour la France, à Paris; à l'Agence Havas, rue J.-J. Rousseau, 3, et chez M. St-Hilaire, éditeur de musique du Conserv. Imp. et directeur du Comptoir général des compositeurs, rue du f. Poissonnière, 40
ÉDOUARD ROUYEYRE, Libraire et Commissionnaire, rue des Saints-Pères, 1.
A Nice, LIBRAIRIE VISCONTI, rue du Cours et LIBRAIRIE-AGENCE JOUGLA, rue Gioffredo, 1. près la pl. Masséna
à l'AGENCE-DALGOUTTE, place du Jardin Public, 3

Les abonnements comptent du 1^{er} et du 16 de chaque mois et se paient d'avance.
Les lettres et envois non affranchis seront refusés. — Les manuscrits non insérés seront rendus.

ABONNEMENTS :

Un An 12 Francs
Six Mois 6 Id.
Trois Mois 3 Id.

Pour l'ÉTRANGER les frais de poste en sus

Monaco, le 27 Septembre 1881

NOUVELLES LOCALES

Nous rappelons que la rentrée des classes aux écoles communales aura lieu le 3 octobre prochain.

La Messe du Saint-Esprit pour le commencement de l'année scolaire 1881-82 sera célébrée à la Cathédrale provisoire, le mercredi 5 octobre prochain, à 9 heures et demie du matin.

Nous ne saurions trop engager les parents des jeunes écoliers à présenter leurs enfants dès le premier jour de l'ouverture des classes. Les retards troublent la prompt organisation des cours et nuisent considérablement aux élèves.

La rentrée des classes pour le pensionnat et l'externat des Dames de Saint-Maur est fixée à mercredi 5 octobre.

Comme chaque année, l'approche de la saison hivernale imprime aux travaux en cours dans la Principauté un surcroît d'activité. L'administration donne, la première, le signal de cette salutaire rerudescence. Le service des eaux et celui du gaz se hâtent de terminer les tranchées ouvertes à la Condamine pour l'installation des bornes-fontaines et des bouches d'arrosage et d'incendie, ainsi que pour la distribution de l'éclairage dans les quartiers neufs. Vers le milieu du mois prochain, ces travaux, poussés en ce moment avec célérité, seront achevés.

La construction du Musée et de l'abattoir se poursuit sans désespérer. Le pensionnat des dames de Saint-Maur a été agrandi considérablement en attendant un établissement définitif; enfin la nouvelle enceinte du cimetière s'élève rapidement, en égard aux difficultés survenues dès le début à cause de l'énorme quantité de déblais à enlever.

Les particuliers ne restent pas en arrière. De tous les côtés, partout où s'édifie une villa nouvelle, les entrepreneurs sont surmenés. Chacun veut être prêt, et la « saison » peut, d'un moment à l'autre, commencer. Déjà les étrangers, chassés par le mauvais temps qui règne dans les pays du centre et de l'ouest de l'Europe, arrivent en foule; on a donc raison de se hâter.

Nos marchés se ressentent du mouvement qui se remarque dans la Principauté. Depuis une quinzaine, les marchands viennent chaque jour plus nombreux,

et l'on peut d'avance prévoir l'affluence qu'amènera chez nous l'ouverture définitive et prochaine de la route directe de Monaco à Nice par le littoral, desservant les charmantes localités situées entre ces deux villes.

Enfin, une fontaine va être placée au centre de la place d'Armes; on peut en voir les préparatifs. La population trouve dans ces améliorations un nouveau gage de la sollicitude du Gouvernement pour tout ce qui touche à son bien-être.

Les travaux de la canalisation destinée à amener et distribuer les eaux de la source Marie dans le quartier de la Condamine sont poussés avec une grande activité. Ils ont été commencés dans les premiers jours de ce mois. En vingt journées de travail effectif, on a creusé 2.200 mètres de tranchées, et 2.700 mètres de tuyaux en fonte ont été posés dans ces tranchées.

Les tuyaux sont réunis par des joints coulés au plomb, puis fortement matés, quand le métal est refroidi. Ils sont ensuite essayés à la presse hydraulique sous une pression bien supérieure à celle qu'ils auront à supporter quand ils seront en service. Ainsi, sur le boulevard de la Condamine, la pression en service sera de 70 mètres, et l'épreuve a été faite à la pression de 120 mètres.

Pendant ces épreuves, il se produit toujours des fuites sur quelques points; quelquefois des tuyaux se fendent. Quand les fuites constatées ont été fermées, quand les tuyaux fendus ont été remplacés, on procède à un nouvel essai sous une haute pression, et ce n'est que quand aucune fuite ne se manifeste plus qu'on remet la terre dans la tranchée et qu'on rétablit la chaussée dans son état primitif.

Il ne reste, en ce moment, qu'à terminer le branchement qui commence à la caserne des carabinières, pour suivre la rue Grimaldi et une partie de l'avenue de la Gare. Ce travail sera fini à la fin de cette semaine, et, dans les premiers jours du mois d'octobre, on procédera à la pose des bornes-fontaines et des bouches d'incendie et d'arrosage.

Par arrêté de M. le Maire de Monaco, en date du 9 de ce mois, le prix du pain blanc de première qualité a été fixé à 0 fr. 45 centimes le kilogramme.

L'équinoxe d'automne s'est annoncé par une grande perturbation dans la température. De toutes

parts on signale des tourmentes de vent, des pluies torrentielles.

Plus heureux que la plupart des pays qui l'environnent, Monaco n'a eu aucun sinistre à déplorer; nous avons pourtant senti le contre-coup des tempêtes générales. Mercredi soir, un orage accompagné d'une forte pluie a mis en fuite les auditeurs du Concert de Monte Carlo. Le lendemain, un violent mistral a dispersé les nuages retardataires; il ne s'est apaisé qu'à la tombée de la nuit. Vendredi, le soleil a reparu.

Les enfants sont incorrigibles, et les parents qui les laissent vagabonder sur les voies publiques, bien coupables. Combien d'accidents seraient évités avec un peu plus de surveillance de la part de ceux-ci!

Samedi, plusieurs petits garçons, s'aidant d'une charrette qui stationnait près de l'hôtel de la Paix, escaladaient le mur des remparts. L'un d'eux, Albert Albin, âgé de 7 ans, dont le père habite Monaco, rue du Milieu, ayant voulu monter comme ses camarades sur ce mur, perdit l'équilibre et fut précipité dans le vide d'une hauteur de 7 à 8 mètres. Heureusement que les arbustes qui croissent sur les glacis ont amorti sa chute; on l'a relevé étourdi et quelque peu égratigné, mais il n'avait aucune blessure ainsi que l'a constaté M. le docteur Colignon appelé pour lui donner des soins.

Les récits des nombreux accidents occasionnés par l'inflammabilité des vapeurs de pétrole sont malheureusement impuissants à prévenir les imprudences. Chaque jour, la presse enregistre de nouveaux exemples de la fatale incurie des détenteurs de cette substance aussi dangereuse qu'économique. Rappelons donc à nos lecteurs que les émanations des récipients contenant ou ayant contenu des huiles ou des essences de pétrole, suffisent à constituer des gaz extrêmement volatils, doués de la propriété de s'enflammer avec une déplorable facilité. Aussi doit-on s'abstenir absolument d'entrer avec une bougie allumée dans une pièce renfermant des récipients de pétrole, et surtout de manipuler cette huile minérale à proximité du feu ou de la lumière. Il convient particulièrement de ne point la laisser à la portée des enfants, trop souvent victimes de leur inexpérience.

Une visite à La Tour (1)
LES SERRES ET JARDINS DE MONTE CARLO

Le Carnier n. 2

Notre première visite, dans la belle propriété que nous avons à parcourir, sera pour

Les Serres de multiplication

Ces grandes serres vitrées sont entretenues d'une manière irréprochable. Les plantes embryonnaires que l'on y cultive se développent dans une atmosphère de 20 à 25 degrés. Je remarque surtout les fleurs destinées à la mosaiculture d'été. Dans un lit de sable fin étendu au fond des châssis, on pourrait compter par milliers des boutures d'*alternanthera*, *coleus*, *lantana*, *pyrethrum goldenfeather*, *peutemon*, *gnaphalium*, *centaurea*, *cineraria* et bien d'autres variétés que l'on admirera plus tard, en pleine croissance, dans les jardins du Casino, imitant, par les contrastes simultanés de leurs couleurs, les plus riches tapis de Neuilly ou des Gobelins.

Dans la même serre, il faut signaler un très beau semis de palmiers fournissant des palmes pour le service des décorations festives.

Après les plantes de jardin, les plantes de serres. La multiplication n'en est pas moins nombreuse. Avant de pénétrer dans la partie affectée à cette éducation, admirons, dans les réservoirs, quelques plantes aquatiques, entre autres de superbes nymphéas étalant leur belle fleur blanche odorante sur de larges feuilles que rehaussent encore les verts miroitements de l'eau. Voici maintenant une brève nomenclature des variétés de serre qui se développent dans un certain nombre de baches exclusivement destinées à leur culture :

Je citerai le *rhynchosia albo nitens*, plante grimpanche avec ses feuilles à nervure blanche; les feuilles de *begonias*, couchées sur le sable et développant de jeunes plantules le long de leurs nervures; les *phyllocladron Lindenii* au feuillage velouté; les *ciissor discolor* développant leur feuille à limbe multicolore; des *Gymnostachia* divers, *gigantea*, *verschafeltii*, *argyoneura* aux feuilles à nervures blanches ou rosées; les *passiflora trifaciata*: cette remarquable espèce présente une feuille à trois lobes pointus d'un vert presque noir et est sillonnée, dans la médiane de chacun de ces trois lobes, d'une nervure qui s'allonge sur une bande rose aux contours irréguliers. Le dos de la feuille est d'un beau violet éveillé. Signalons ensuite les *dioscoria chrysophilla*, feuille à la teinte dorée, triangulaire arrondie, aux nervures ovales striées de noir; une très grande quantité de *dracenas*, et des *crotons* en nombre tout aussi considérable.

Outre ces variétés, à l'état encore rudimentaire, j'ai vu des plantes de serre chaude en plein développement, parmi lesquelles des *caladiums* très vigoureux et un magnifique *cagliostema Jacobiana* avec ses nombreuses grappes de fleurs du plus beau bleu d'azur et du lilas le plus tendre, portées par de longs pédoncules et retombant en grappes.

Serres de sevrage

Les serres de sevrage nous offrent toute la collection des *begonias* hybrides provenant du *Begonia Rex*. Elle est absolument complète et ne laisse rien à désirer sous le rapport de la vigueur et de la beauté de chacun des sujets qui y sont cultivés.

Je ne saurais passer sous silence deux plantes remarquables par l'originalité et la bizarrerie de leurs formes. C'est d'abord une cactée bizarre, le *cereus senilis*, dont les poils touffus forment une véritable perruque blanche du plus curieux aspect. Puis vient une aroïdée, l'*amorphophallus Rivieri*, dont la tige sort du milieu d'une gaine verte majestueusement arrondie et se dresse comme un fer de lance de couleur rouge.

La curiosité végétale des serres de sevrage est un oranger nain de Taïti, arbuste de 2 mètres de hauteur au plus et qui se développe avec vigueur dans nos climats. Une bouture de l'année fleurit et donne des fruits. On pourrait sans doute l'hybrider très facilement avec les espèces de Valence et de Malte. M. Forkel recommande aux horticulteurs cette va-

riété exotique qui lui paraît en état d'enrichir le catalogue pomologique indigène.

Enfin, signalons quelques beaux *Pandanus*: le *P. utilis*, le *P. amaryllidi folia*, le *P. veitchi*, et surtout le *Sanseveria* dont les feuilles tigrées en forme de lames se déploient comme des serpents marbrés et tachetés.

Bâches vitrées et Châssis

Une vingtaine de baches vitrées contiennent en foule les variétés de plantes pour jardins et parterres. Je me contenterai d'en citer trois :

1° Des cinéraires à fleur double, qualité fort rare et se développant en grande quantité. On connaît cette jolie fleur en forme de marguerite dont les teintes varient à l'infini, du violet tendre au violet foncé. -- 2° Des *amaryllis* d'une merveilleuse culture. Il faut admirer la croissance de ces belles fleurs s'épanouissant au sommet de leurs longues tiges. -- 3. Des primevères de Chine, très jolies, des simples et des doubles, réjouissant le regard par la fraîcheur de leur coloris.

Un grand nombre de plantes destinées à la décoration des appartements sont encore cultivées sous baches et châssis. Ajoutons-y enfin plus de 10,000 petits pots pour la décoration des jardins du Casino, la mosaiculture et l'entretien des corbeilles et massifs.

Collections en pleine terre

Les plantes mères, dont on tire les boutures ou les graines, ont, pour se développer, de larges plates-bandes incessamment fécondées par l'air et le soleil, sous cette belle exposition du midi qui donne presque à nos zones tempérées la force et la chaleur du climat des tropiques. Ces plantes sont innombrables. Leur énumération, si elle était possible, fatiguerait le lecteur.

Contentons-nous de signaler la collection de dahlias, d'œillets, de pelargoniums, et, parmi ces derniers, le pelargonium zonale, phlox, à feuille de lierre et à fleur double; les *dracena indivisa*, les *fuchsias*, les *héliotropes*, les *centaurea*, les *canna*; et enfin les *penunia*, *salvia*, *gazania*, *sedum*, *verbena*, *zinnia*, etc.

Ce sont là de riches parterres, capables d'alimenter non-seulement la Principauté, mais encore une bonne partie du littoral.

(La fin au prochain numéro)

CHRONIQUE DU LITTORAL

Marseille. — Une faculté libre de droit vient d'être créée à Marseille par l'initiative privée. M. le docteur Just Guigou en est le doyen.

Antibes. — La mairie d'Antibes a reçu cette semaine un don très remarquable de la famille Guillaumont.

C'est une des mâchoires du reptile le *Megalosaurus*, repêlée depuis longtemps éteint et appartenant à une époque géologique antérieure à la période actuelle.

La tête du *Megalosaurus* était terminée par un museau droit, mince et comprimé latéralement.

La mâchoire que nous possédons mesure 2 mètres 14 centimètres en longueur et 1 mètre 12 centimètres en largeur, à sa base. L'animal lui-même avait 12 mètres environ de longueur. Quand on sait qu'il vivait sur terre et qu'il était carnivore, ces dimensions doivent paraître formidables.

Cette mâchoire comptait 46 dents, dont quelques-unes sont encore en place. Ces dents, à mesure qu'elles croissaient prenaient une courbure en arrière, en forme de serpette; elles étaient donc disposées de telle manière, que la proie, une fois saisie, ne pouvait plus s'échapper.

La pièce est dans un état parfait de conservation.

Nice. — Le nommé Joseph Bougin, âgé de 13 ans, qui s'était suspendu derrière un omnibus dans la rue de France, ayant voulu descendre au moment où ce véhicule croisait la voiture de place numéro 159, a été renversé par cette dernière dont l'une des roues lui a légèrement contusionné le genou droit.

C'est un exemple dont feront bien de profiter les trop nombreux imitateurs du jeune Bougin.

— Le nommé Joseph Orbi, sujet espagnol, marin à bord du bateau anglais *Médaille*, a été arrêté sur la réquisition du capitaine dudit bateau pour menaces de mort.

Ventimiglia. — L'administration des chemins de fer de la Haute-Italie a adopté des mesures pour rendre impossibles les vols de bagages.

LETTRES PARISIENNES

(Correspondance particulière du Journal de Monaco)

Grâce aux rayons de soleil qui éclairent cette fin de septembre, la campagne des environs de Paris, et les fêtes foraines dont elle est le théâtre en cette saison, ont le plus grand succès. Il y a foule notamment à la fête de Saint-Cloud. Sa vogue traditionnelle a résisté à tous les bouleversements dont le village où elle se tient a été l'objet depuis l'invasion allemande.

Il est vrai que si la guerre a détruit le château de Saint-Cloud, anéanti les appartements de l'empereur et de l'impératrice, les quarante-cinq appartements de maître, les six cents logements de suite, les écuries pour deux cents chevaux qu'il contenait, elle a respecté le parc, cette merveille même après les jardins de Versailles, et les cascades, cette féerie aquatique. Saint-Cloud reste la grande patrie des mirlitons. Le mirliton est là de tradition et de rigueur. On en trouve de plusieurs mètres de long qu'on ne peut acheter que là. C'est vraiment la foire de cet instrument peu compliqué qui a trouvé un jour son maestro dans Jacques Offenbach; la reprise de l'opéra posthume, les *Contes d'Hoffmann*, fait les beaux soirs, en ce moment, de l'Opéra-Comique.

Tandis qu'on mirlitonait à force à Saint-Cloud, à Bourg-la-Reine on inaugurait un buste à la mémoire de Condorcet, ce marquis-philosophe passé à la révolution et qui en mourut. Fuyant l'échafaud dressé à Paris par la Terreur, Condorcet s'était réfugié dans les carrières qui avoisinent Sceaux. Poussé un jour par la faim, il s'aventura dans un cabaret de Clamart. Arrêté pour ses allures suspectes, conduit à Bourg-la-Reine, il y fut écroué sous le nom de Pierre Simon et oublié dans son cachot. C'est là qu'il fut trouvé mort de faim, de fatigue et de froid et nullement empoisonné comme l'a accrédité la légende. Le suicide de Condorcet est, en effet, une fable dont le procès-verbal authentique de l'état où fut trouvé son cadavre démontre l'inanité.

Quoiqu'il en soit, Bourg-la-Reine vient de racheter cette fin lamentable par un buste qui prouvera aux philosophes promenant leurs rêveries dans ces parages qu'il ne faut pas plus jouer avec la révolution qu'avec le feu.

En quittant Bourg-la-Reine, plus d'un assistant à la cérémonie d'inauguration du buste de Condorcet s'est rendu à Sceaux et s'est arrêté devant un autre monument commémoratif: celui élevé à la mémoire de Florian, mort à Sceaux en 1794.

Les fêtes données dans le parc de Sceaux par la duchesse du Maine sont légendaires. La duchesse jouait elle-même sur le théâtre de son château; les spectacles les ballets, les concerts, les joutes sur l'eau, les simulacres de siège comme on en avait fait un autrefois dans le jardin du Palais-Royal, se succédaient toute la nuit, et le parc, dont les eaux jouaient, était illuminé d'une façon féerique.

L'âge venu pour la duchesse du Maine, le château de Sceaux redevint peu à peu silencieux, et un jour où l'abbé Genest apportait à la princesse une tragédie pour son théâtre, elle put lui dire d'un ton où l'on devinait les regrets du passé :

— Allez aux comédiens du roi; Sceaux en est aux litanies. Apportez-mous des sermons.

Sous le Directoire, l'Etat fit vendre le domaine de Sceaux. Le spéculateur qui l'acheta démolit le château et morcela le parc. Le maire de Sceaux, M. Desgranges, et quarante habitants du bourg se réunirent pour acheter à frais communs la partie du parc où étaient l'orangerie et la ménagerie. Ils en firent une promenade publique, ainsi que l'indique ce distique placé sur la porte d'entrée :

De l'amour du pays ce jardin est le gage;
Quelques-uns l'ont acquis, tous en auront l'usage.

C'est dans cette partie de l'ancien parc que se donnèrent les bals si célèbres sous la Restauration et sous Louis-Philippe et popularisés par les romans de Paul de Kock.

A cette époque, les moyens de transport se bornaient à de mauvais coucous; les conducteurs comptaient chaque voyageur nouveau qu'ils racolaient par un calembour dont ils ne se lassaient pas: « Encore un pour Sceaux!... » Du même temps encore,

(1) Voir les numéros 1190, 1192, 1195, 1198 et 1210.

et au même lieu, un autre calembour. L'entrepreneur des bals avait écrit sur son affiche : « On peut danser à couvert, quand bien même il pleuvrait à seaux. »

Il y a, en effet, une belle et vaste rotonde dans le parc où l'on danse encore chaque dimanche soir et où se trouve une petite scène sur laquelle on joue des vaudevilles et on débite des chansons.

A propos de chansons, Paris compte, depuis cette semaine, au boulevard Sébastopol, un nouvel établissement consacré à la muse lyrique — quand je dis la muse, c'est un peu osé ! — l'*Eden-Concert* qui, par l'élégance de son installation, la composition de sa troupe et le nom de son directeur, M. Castellano, l'ancien impresario du Châtelet, fait beaucoup parler de lui en ce moment.

Au fond, c'est toujours la même chaleur étouffante, la même atmosphère vous serrant à la gorge, qui caractérisent l'Eldorado, la Scala, l'Alcazar et autres lieux de semblable numéro. Quant au répertoire, ce n'est ni pire ni meilleur que dans la maison d'à côté. C'est la même chose, car vous remarquerez que ces tristes spectacles n'innovent rien, et se contentent de se copier les uns les autres. L'ineptie, comme la bière, sort là d'un tonneau identique.

Si l'on recherche la raison du succès de ce genre d'établissements, on la trouvera peut-être dans la perte, par le public, du goût de l'*at-home*, des plaisirs sains du foyer, dans ce besoin invincible pour lui de vivre, le soir, hors de sa maison. Il court alors après les passe-temps les plus niais, les plus vulgaires, pourvu qu'il lui en coûte peu. Et pour un bock, on peut s'exhiber au café-spectacle pendant toute une soirée.

BACHAUMONT.

FAITS DIVERS

L'accroissement du prix des subsistances est une question qui intéresse au plus haut point les ménagères. Depuis soixante ans, ce prix a augmenté dans de notables proportions.

D'un travail fait récemment par les soins du ministère de l'agriculture et du commerce, il résulte que, comparant les prix actuels aux cours de 1820, l'accroissement seul de la consommation a déterminé, depuis un demi-siècle, les augmentations de dépenses suivantes :

De 20 0/0, quant aux aliments végétaux, céréales, farineux et légumes ;

De près de 40 0/0, quant à l'alimentation animale, viande, lait, œufs, poissons, etc.

De 85 0/0, quant aux boissons indigènes, vin, bière, cidre, spiritueux.

De 200 0/0, quant aux denrées diverses, telles que sel, sucre, thé, huiles.

Et de 50 0/0, pour l'ensemble de la nourriture.

En supposant, au contraire, la consommation invariable et en ne s'attachant qu'aux variations des prix, on trouve de ce chef une augmentation :

De 55 0/0, quant à l'alimentation végétale.

De 87 0/0, quant aux produits fournis par le règne animal et aux boissons indigènes.

Et une réduction de dépenses de 37 0/0 en ce qui concerne les autres denrées.

Soit, pour tout ensemble, une augmentation de 42 ou de 50 0/0, selon qu'on prend pour base de la comparaison des prix le chiffre actuel de la consommation ou le chiffre ancien.

Enfin, si l'on tient compte à la fois des variations de la consommation et de celles des prix, on arrive à cette conclusion que la nourriture annuelle des Français représentait, sous la Restauration, une valeur initiale de 90 à 93 francs par tête, et que cette valeur, qui avait déjà plus que doublé à la fin du second empire, puisque, pour l'année 1870, elle ressort à 195 francs, dépasse aujourd'hui 205 francs.

Le *Phare du Littoral* annonçait, jeudi dernier, que la compagnie Paris-Lyon-Méditerranée avait procédé, dans les journées des 17, 18 et 19 septembre courant, sous la direction de l'ingénieur en chef de la traction, et en présence des chefs des divers services, des ingénieurs du contrôle, ainsi que des ingénieurs étrangers, aux expériences officielles relatives à l'emploi du frein Westinghouse, à air comprimé, pour la descente des fortes rampes de 25 millimètres dans le parcours de Langeac à Langogne et à Alais.

A cette occasion, quelques renseignements sur les nouveaux freins de chemins de fer seront peut-être de nature à intéresser nos lecteurs.

Le système Westinghouse est usité en Amérique depuis plus de dix ans.

Tout le problème à résoudre consiste à faire rappro-

cher instantanément les sabots des freins des jantes des roues, d'un bout à l'autre du train.

Sous chaque voiture, on a disposé une sorte de soufflet métallique pouvant se gonfler sous l'influence d'air comprimé. Des tuyaux font communiquer entre eux tous ces soufflets, depuis l'arrière jusqu'à la tête du train. On les voit passer entre les chaînes d'attelage de wagon en wagon. Ce système de communication débouche sur la locomotive, où il existe un réservoir d'air comprimé alimenté par une pompe foulante.

Il suffit d'ouvrir le réservoir d'air pour qu'immédiatement les soufflets se gonflent. Ils font manœuvrer un levier situé sous chaque voiture, et le levier opère le serrage des freins. Ainsi, un robinet ouvert et les freins fonctionnent d'un bout à l'autre du train.

Il n'y a pas de choc de voiture à voiture, parce que c'est le dernier wagon qui est soumis le premier au frottement des sabots, puis le wagon suivant, etc. L'arrêt se fait progressivement, de queue en tête. Quand la voiture qui est en tête commence à être arrêtée, toutes les autres ont déjà leurs sabots frottant sur les jantes. C'est, comme on voit, extrêmement simple de disposition.

Un autre système est employé sur la ligne du Nord française ; c'est le frein Smyth.

Le système Westinghouse exige pour comprimer l'air une pompe. M. Smyth a adopté un système inverse. Au lieu de faire agir dans les soufflets moteurs de l'air sous pression, il s'est attaché à raréfier l'air au contraire. Il diminue la pression dans les tuyaux, les soufflets sont abaissés par la pression atmosphérique et le levier serre les freins. Cette disposition inverse a pour but d'éviter l'emploi d'une pompe à air. En effet, il suffit de faire pénétrer dans un tube ouvert à sa partie supérieure, en relation avec les tubes de communication, un jet de vapeur, pour que cette vapeur entraîne l'air, raréfie l'air des tuyaux et des soufflets. Ce vide relatif permet à la pression atmosphérique d'abaisser les soufflets sous chaque voiture.

Or, un jet de vapeur est facile à obtenir sur une locomotive. Il suffit encore d'ouvrir un robinet pour produire le vide et pour serrer les freins.

Ainsi, par l'ouverture et la fermeture d'un simple robinet, il est possible aujourd'hui d'opérer d'un seul coup le serrage des freins de huit à dix voitures d'un train. Quand il s'agit de trains de cinq à six voitures, comme sur la ligne de Ceinture de Paris, l'arrêt peut s'obtenir en moins de cinquante mètres. Pour des trains omnibus avançant en palier et chargés, on peut réaliser l'arrêt en 150 mètres et même moins. Pour des trains de grande vitesse, l'arrêt en palier a lieu en 200 mètres. C'est une réforme capitale.

Il serait injuste, après avoir décrit rapidement les freins continus américains, de ne pas ajouter que, dès 1862, M. Achard, ancien élève de l'Ecole polytechnique, expérimentait sur la ligne de l'Est un frein continu électrique extrêmement ingénieux, et qui, après perfectionnements successifs, a été aussi adopté, concurremment avec les freins américains, sur les lignes du Nord et de l'Est. La force motrice qui fait serrer les freins n'est plus ici ni l'air comprimé, ni la pression atmosphérique, mais bien l'électricité.

Un fil électrique passe de voiture en voiture et permet, au moment voulu, de diriger un courant électrique dans des électro-aimants qui, par un mécanisme très pratique, obligent les essieux qui tournent à serrer d'eux-mêmes les sabots. L'arrêt a lieu au commandement. Peut-être n'a-t-on pas rendu toute la justice désirée à ce système, sous prétexte que l'électricité est un agent très susceptible, qui pourrait manquer d'obéir à un moment donné.

Si l'on réfléchit cependant qu'on emploie maintenant partout l'électricité pour les signaux, les disques, les sifflets d'alarme, on reviendra sans doute de ces préventions contre un système qui ne cesse de faire ses preuves depuis près de vingt ans.

BIBLIOGRAPHIE (*)

Le Chant, ses principes et son histoire, par MM. Théophile Lemaire et Henri Lavoix fils. — Un volume (Heugel et fils, éditeurs, 2 bis, rue Vivienne, Paris).

— Suite et fin —

Dès que le chant proprement dit commence à se manifester en France, nous avons à constater chez nos artistes de singulières aptitudes pour la recherche de l'expression et dans le genre bouffe comme dans le genre sérieux. Les habiles chanteurs du moyen âge avaient disparu ; les grands maîtres du quinzième siècle qui, venus de France et de Belgique, avaient formé les fameux compositeurs de l'école romaine, avaient cessé d'écrire, et la musique à plusieurs voix, employée surtout à la fin du seizième siècle, était peu favorable au développement de la virtuosité ; aussi voyons-nous peu de chanteurs fran-

(*) Voir le numéro précédent.

çais jusque vers 1650. Mazarin, en appelant à Paris les artistes qui jouèrent la *Finta Passa* et l'*Achille à Scyros*, développa dans notre pays le goût du drame lyrique ; et il est à remarquer qu'à partir du jour où Cambert écrivit les premiers opéras français, ce ne fut pas d'après les modèles italiens, mais bien d'après une sorte de poétique, qui n'était pas sans rapport avec notre tragédie, que ces drames lyriques furent conçus.

Les maîtres qui suivirent Cambert et qui avaient nom Lulli, Campra et Gluck lui-même écrivirent leur musique sur le même genre de poèmes, et s'ils changèrent les formules harmoniques et mélodiques, s'ils ajoutèrent l'expression de l'orchestre à l'expression du chant, du moins conservèrent-ils, au résumé, la forme de la première tragédie lyrique française. Nous devons donc suivre nos chanteurs français presque jusqu'au commencement de ce siècle, à l'époque où, avec la *Vestale*, les conditions de notre drame musical et de notre chant commenceront à changer. La *Vestale* annonce déjà *Guillaume Tell*, et, à partir de ce jour, nous entrons dans la partie moderne de l'histoire du chant en France.

Dans le style de demi-caractère, c'est-à-dire dans l'opéra-comique, les différences furent plus notables, et l'influence italienne se fit sentir davantage ; cependant nous pourrions suivre nos chanteurs jusqu'à une époque assez rapprochée de la nôtre, mais en ayant soin de marquer quelles influences causèrent les petites révolutions artistiques auxquelles nous assistons.

Le public français n'aime pas seulement l'opéra, il aime aussi la chanson, cette mère de notre opéra-comique, et il lui plaît aussi d'entendre un air, une romance chantée avec goût devant une assemblée restreinte. Petite musique et musique de salon, si l'on veut, mais musique en réalité. Dans ces conditions, le chant revêt des formes toutes particulières, et, dans ce genre, notre école compte de véritables maîtres. Ces artistes possédèrent à la fois les qualités françaises et italiennes, et leur place dans l'art du chant est considérable. Nous voulons parler des chanteurs de salon, de ceux qui, n'osant aborder le théâtre, ou ne le pouvant, se consacrent à un art charmant, plein de délicatesse et de goût, exigeant un talent de diction, d'expression et de virtuosité que nos diseurs seuls semblent avoir possédé, et qui, depuis Nyert, en passant par Lambert et Garat, est parvenu jusqu'à nous.

Ce sont ces artistes qui ont donné au genre de la romance une si grande place dans notre art français ; ce sont eux qui semblent avoir perpétué, à travers les siècles, le goût national de la musique facile, il est vrai, mais tendre, élégante, sans faux brio comme sans exagération, dans l'effet expressif. Nous ne les laisserons pas à l'écart, ces charmeurs du passé ; les oublier serait négliger un des côtés les plus caractéristiques de notre école française de chant.

Avant que le drame lyrique fût créé en France, ce furent ces chanteurs de concert ou de salon qui représentèrent réellement l'art vocal dans notre pays.

Pour former ces chanteurs, la France eut, comme l'Italie, des écoles où on étudiait le chant et la musique. Les maîtres venues du moyen âge étaient nos Conservatoires, et, à partir du milieu du XVII^e siècle, on vit en France des maîtres spéciaux de chant qui contribuèrent puissamment au progrès de cet art charmant.

En étudiant le moyen âge, nous avons jeté un rapide coup d'œil sur les anciennes maîtrises, pépinières des virtuoses d'église et de salle. Lorsque nous les retrouvons au XVII^e siècle, elles ne sont guère changées. Un musicien plein d'esprit et de verve, nommé Gantez, qui eut un jour l'idée de raconter ses aventures, nous montre de quelle façon ces écoles étaient organisées. Les églises possédaient toutes une maîtrise, et c'était le maître de chapelle qui enseignait le chant aux enfants. De plus, il les nourrissait, les logeait, était auprès d'eux comme un maître de pension auprès de ses élèves. Des conditions d'après lesquelles cette espèce d'école musicale était tenue dépendait la plus ou moins grande importance d'un siège de maître. Gantez nous a laissé un tableau détaillé de cette sorte d'administration musicale. Il y avait quatre espèces de maîtrises. Dans la première, les maîtres vivaient en communauté avec les enfants comme à Saint-Paul, à Paris, Toulon, Marseille, Aix, Arles, Aigues-Mortes et Carpentras. Dans la seconde, les enfants ne vivaient pas en communauté, mais chez leurs parents, comme à Saint-Jacques-de-l'Hôpital, à Paris, Valence, Grenoble, le Val-de-Grâce.

Dans d'autres, les enfants étaient nourris avec leur maître par procureur, comme à Notre-Dame-de-Paris et à Viviers en Vivarais.

La quatrième manière était la meilleure quoique la plus assujettissante ; en effet, elle consistait pour le maître à nourrir lui-même les enfants ; d'après ce dernier système, le musicien était chargé de mille petits soins de ménage qu'une femme seule pouvait convenablement remplir ; mais, outre que les maîtres de chapelle étaient souvent mariés, ces pauvres diables ne dédaignaient pas les bénéfices qu'ils tiraient de ces sortes de pensionnats.

Les maîtres de la chapelle du roi élevaient les enfants de cette manière, et nous avons sous les yeux nombre de quittances délivrées par eux pour la nourriture et l'entretien des jeunes pages de la musique.

